

En ce temps-là,
Jésus disait aux foules des Juifs :

« Moi, je suis le pain vivant,
qui est descendu du ciel :
si quelqu'un mange de ce pain,
il vivra éternellement.

Le pain que je donnerai, c'est ma chair,
donnée pour la vie du monde. »

Les Juifs se querellaient entre eux :
« Comment celui-là
peut-il nous donner sa chair à manger ? »

Jésus leur dit alors :
« Amen, amen, je vous le dis :
si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme,
et si vous ne buvez pas son sang,
vous n'avez pas la vie en vous.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang

a la vie éternelle ;
et moi, je le ressusciterai au dernier jour.

En effet, ma chair est la vraie nourriture,
et mon sang est la vraie boisson.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang
demeure en moi,
et moi, je demeure en lui.

De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé,
et que moi je vis par le Père,
de même celui qui me mange,
lui aussi vivra par moi.

Tel est le pain qui est descendu du ciel :
il n'est pas comme celui que les pères ont mangé.
Eux, ils sont morts ;
celui qui mange ce pain
vivra éternellement. »

« *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme...* »

« *Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ?* »

Comprenons bien... En prononçant ces mots, Jésus s'adresse à des gens qui viennent de vivre une expérience aussi joyeuse qu'inattendue, celle de la multiplication des pains. Buffet ouvert pour 5000 personnes. Et ils pensent sans doute : « *Encore Jésus, oui, encore, nous te suivrons si tu arrives à résoudre notre inquiétude toujours renouvelée de savoir ce que nous aurons à manger demain, nous te suivrons avec la reconnaissance du ventre comme le petit chat sauvage et perdu pour qui vous déposez chaque jour une soucoupe de nourriture et qui finira par venir ronronner de plaisir près de vous* ».

Mais l'expression de *manger ta propre chair*, Jésus, cela nous semble, disons, excessif...

Etrange manière pour Jésus de se situer. « *Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es...* » Nous les humains nous mangeons en général trois fois par jour. *Mais de là à manger ta chair, Jésus ...* Un enfant du catéchisme qui préparait sa première communion et qui utilisait très sérieusement sa petite raison m'a demandé un jour : « *Quelle partie de Jésus vais-je avoir ? Un doigt de pied ?* »

Sans doute, les personnes les plus cultivées et raisonnables pensent-elles à une jolie métaphore. Vous savez ce que c'est bien sûr, l'une de ces images que l'on utilise pour orner le langage, faire un peu d'effet.

Une jolie manière de répondre à l'attente de la foule. Tous ces gens ont décidé de faire de Jésus leur roi au sortir de la multiplication des pains. L'avenir apparaît radieux. *En marche...* Alors, qu'un futur chef d'état se donne comme une excellente nourriture pour décrire son dévouement à son peuple bien aimé, pourquoi pas ? Le slogan ne

sonne pas si mal : « Moi, je suis le pain de la vie, je vais me laisser dévorer à votre service. »

D'autres, on l'imagine, doivent penser que l'on est dans le sud, et, c'est bien connu, dans le sud, on aime la cuisine pimentée et les expressions fortes, on exagère. A Marseille, on disait qu'une sardine avait bouché le port. Mais c'était juste un problème de prononciation, parce que les méridionaux parlaient de la Sartine, un bateau qui avait fait naufrage en 1780 juste à la sortie du port...

Jolie figure de style, exagération ? Ils ne sont peut-être pas très nombreux ceux qui pressentent que quelque chose d'autre est en train d'advenir. Ce qui sera plus tard le sacrement qui nous réunit aujourd'hui.

***« Moi, je suis le pain de la vie, celui qui croit en moi n'aura plus jamais faim »*, rajoute Jésus. Ainsi Jésus le Christ centre-t-il maintenant son enseignement sur sa propre personne. Ainsi se propose-t-il de combler nos faims, de combler nos soifs.**

Est-ce encore un langage que nous comprenons, que celui de la faim et la soif ? Un sociologue contemporain affirmait un jour à la télévision que la pensée chrétienne était finie. « *Tiens, pourquoi ?* » lui demanda le journaliste ?

***« Parce qu'une grande partie de la Bible parle de l'expérience de la faim et de la soif et que jamais plus les enfants occidentaux ne pourront imaginer ce que cela peut représenter. Entrez dans un supermarché et vous comprendrez que ce langage appartient à un autre univers que le nôtre »*. Outre le fait qu'il y a tout de même dans notre pays des gens qui ont faim physiquement, je ne suis pas sûr de suivre ce raisonnement.**

Nos faims humaines, celles qu'évoque-le Christ, sont d'une autre nature mais elles sont aujourd'hui encore tout aussi réelles. Elles s'articulent souvent sur trois peurs : peur de l'absence totale de sens, peur de la culpabilité et peur de la mort.

L'absence de sens : ma vie n'a-t-elle donc pas d'autre sens que de retarder l'annonce d'un naufrage programmé : le vieillissement contre lequel médecine, cosmétique et cocooning livrent un combat désespéré. Ecrira-t-on seulement sur ma pierre tombale, « il a été un bon consommateur, elle a été une bonne contribuable ».

Peur de la culpabilité car nous sentons instinctivement que nous avons toujours quelque chose à nous reprocher, d'une certaine manière. C'est ce que révélait, vous vous en souvenez peut-être, cette

plaisanterie d'Arthur Conan Doyle écrivant à dix personnes de la haute société de son temps « *tout est découvert, fuyez* » et qui les a vus à sa grande surprise quitter le pays dans la semaine.

Peur de la mort, enfin, qui viendrait comme une énigme tragique mettre le point final de l'arrachement à nos attachements humains. A ces trois peurs, à ces trois faims de sens, de grâce et de vie, Jésus répond par cette petite phrase : *Moi, je suis le pain de la vie.*

Notre vie a un sens si elle s'attache à Jésus, elle est déjà chemin d'éternité. Tout ce qui nous fait grandir, aimer, nous dépasser sera transfiguré dans une dimension éternelle que nous ne soupçonnons pas. Nous ne sommes donc pas condamnés, mais aimés par un Dieu qui ne marchand pas son amour à la mesure de nos propres mérites ou nos infidélités. Nous sommes aimés tels que nous sommes et à l'infini par un Dieu qui nous dit, dans notre tradition biblique « *Je t'aime depuis que je suis Dieu* ».

Nous ne sommes pas seulement des condamnés à mort en attente de leur exécution. Et la mort même a été vaincue par le Ressuscité. Notre Dieu est le Dieu de la vie en plénitude. Nous marchons vers l'infini.

Je suis le pain de la vie, a dit un jour le Seigneur dans le petit village de Capharnaüm où tant de ses précieuses paroles ont été prononcées. Cette nourriture partagée peut produire un effet car il se trouve que le Seigneur aime beaucoup les multiplications. Pour les pains pour toute une foule mais aussi très régulièrement lorsque les choses viennent à manquer chez celles et ceux qui s'occupent des autres, comme le curé D'Ars. Il fait des multiplications parfois même de manière inattendue.

Laissez-moi terminer par une histoire dont je ne garantis pas totalement l'authenticité, encore que parfois les réactions des uns et des autres peuvent être très surprenantes.

L'action se déroule à l'époque où le parapluie venait d'être inventé, en 1710. Un homme aisé avait entendu parler des mérites de cet objet encore rare, capable disait-on de protéger de la pluie. L'un de ses amis, féru de progrès, lui fit porter l'un de ces objets et ce qu'il découvrit le laissa dans un premier temps assez perplexe. Il observa cet étrange cadeau : un long cylindre lisse et soyeux muni à son extrémité d'une sorte de poignée de forme arrondie délicatement ouvragée. C'était manifestement, à en juger par son aspect, un bel objet de prix mais il ne voyait pas très bien comment ce cylindre pouvait l'empêcher d'être mouillé. Esprit averti par la philosophie des

Lumières, il se refusait catégoriquement de penser que l'objet pouvait avoir un effet magique. Il devait y avoir une explication plus rationnelle et logique qui honorerait la pensée de monsieur Descartes, le philosophe qui proposait de ne croire que ce que la raison pouvait vérifier. Il devait donc y avoir un moyen de porter cet objet qui produirait sans doute un phénomène naturel dont il ignorait tout. Venait en effet d'être inventé par exemple le paratonnerre, qui pointé vers le ciel, était disait-on capable de garantir un bâtiment contre les ravages de la foudre.

Cela tombait bien. Il pleuvait très fort et cela allait lui permettre d'expérimenter l'efficacité de ce précieux cadeau. Sous une énorme averse, renonçant à faire sortir son attelage, il entreprit de se rendre à pied chez son ami avec le précieux cylindre soyeux muni de sa poignée.

Il essaya de pointer l'objet vers le ciel, de l'orienter, de balayer l'espace à grands coup de moulinets de bras mais les cataractes continuaient invariablement à le tremper toujours davantage. Il songea qu'il aurait dû être moins naïf. Comment un tel objet aurait-il pu arrêter la pluie et plus précisément là où il se tenait ?

Comme vous pouvez l'imaginer, il arriva chez son ami aussi trempé que penaud. Son hôte était un garçon très poli qui retint fort bien une immense envie de rire. Il se saisit du parapluie, le sortit de son fourreau soyeux, l'ouvrit et fit comprendre qu'il ne suffisait pas de posséder cette sorte d'objet, encore fallait-il s'en servir de la bonne manière.

Voilà encore une fois une histoire qui prête à sourire mais qui peut avoir tout de même quelque rapport avec notre thème du pain de vie proposé par Jésus.

Beaucoup d'entre nous communient et c'est une très bonne chose. Jésus a dit *prenez et mangez-en tous*. Mais si nous sommes très heureux de cette rencontre avec le Seigneur, qu'allons-nous en faire ? Oui, comment faire bon usage de cette présence de Jésus le Christ en nous ?

Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es... C'est un bonheur vertigineux d'être - modestement et imparfaitement - ce que nous allons manger.